



Mise en ordre, mise en forme des savoirs: pour une approche comparative

Christian Jacob

► To cite this version:

Christian Jacob. Mise en ordre, mise en forme des savoirs: pour une approche comparative: Conférence invitée donnée au Collège de France le 8 Sept. 2011 lors du colloque international "Collection et Fragment. Recueils, collections et encyclopédies au Japon". Collection et Fragments. Recueils, collections et encyclopédie au Japon, Sep 2011, Paris, France. hal-00789170

HAL Id: hal-00789170

<https://hal.science/hal-00789170>

Submitted on 16 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christian Jacob

« Mise en ordre, mise en forme des savoirs: pour une approche comparative »

Conférence invitée donnée au Collège de France le jeudi 8 septembre 2011 Colloque international « Collection et Fragment. Recueils, collections et encyclopédie au Japon »

Une version de ce texte doit paraître en japonais en 2013

Creative commons : Paternité, Pas de modification, Pas d'utilisation commerciale



Introduction

Dans les langues européennes modernes, « encyclopédie » est l'un de ces mots évidents qui imposent d'emblée leur histoire et leurs sens à qui veut réfléchir aux formes d'exposition du savoir ou des savoirs. La racine du nom « encyclopédie », en effet, plonge dans l'Antiquité grecque, où le syntagme « enkuklios paideia » signifie tout autre chose que ce que nous appelons aujourd'hui une « encyclopédie ». « Enkuklios paideia » désignait en effet un cursus éducatif particulier, où le parcours des arts libéraux garantissait une formation intellectuelle harmonieuse et complète. Le cercle ou la ronde des savoirs étaient un parcours didactique graduel qui conduit à la maîtrise des savoirs indispensables, des plus rudimentaires à la philosophie.

Autre voile sémantique, celui déployé par l'Encyclopédie des Lumières, celle de Diderot et d'Alembert, qui définit le projet d'un exposé raisonné et ordonné de tous les savoirs, articulés dans l'espace d'un livre qui serait aussi une bibliothèque et un dictionnaire. Cette encyclopédie du XVIII^e siècle affirme le pouvoir de la raison à traiter de manière méthodique de tous les sujets possibles. Elle est le triomphe d'une forme de rationalité, celle du siècle des Lumières européen, elle impose un ordre cartographique aux savoirs humains, rassemblés dans une somme totalisante.

Introduire le dépaysement dans ce paysage européenocentrique, dans ce paysage trop familier, suppose donc en premier lieu que l'on prenne quelques distances avec l'évidence d'un terme, d'un objet, d'une forme, d'un projet : l'Encyclopédie des Lumières, mais aussi les encyclopédies contemporaines, qu'il s'agisse de l'*Encyclopedia Universalis*, de l'*Encyclopedia Britannica*, de la *Real Encyclopaedia* de Pauly et Wissowa, pour me limiter à ces quelques exemples.

En second lieu, il faut pratiquer une immersion profonde dans des champs culturels et linguistiques autres, ceux du Japon et de la Chine, par exemple, mais on pourrait aussi penser au monde islamique, à l'Inde, à l'Antiquité gréco-romaine, et aussi, pourquoi pas, aux sociétés traditionnelles de l'Afrique et aux sociétés amérindiennes, qui invitent à penser les savoirs véhiculés par l'oralité.

On pourrait partir d'une enquête terminologique, en interrogeant le lexique des savoirs : est-ce que le savoir est reconnu comme une catégorie générale et englobante, ou est-ce qu'il est découpé en multiples disciplines ? Est-ce qu'il existe un vocabulaire pour désigner un type de savoir généraliste et universel ? Est-ce qu'il existe un lexique

permettant de différencier les livres de savoir, selon leur forme, leur contenu, leur projet propre ? Et enfin, quels sont les adjectifs ou les noms qui définissent et caractérisent le personnage du savant, dans sa compétence et dans son savoir même, dans son statut social, dans ses pratiques et ses activités ?

Une telle approche lexicale devrait être menée dans chaque champ culturel, d'une manière aussi fine que possible, pour mettre au jour l'ensemble des représentations et des valeurs associées à la connaissance, leurs clivages, leur spécialisation, leur coexistence, mais aussi leur évolution. Elle permettrait d'ouvrir deux perspectives de recherche plus générales :

1. la première porterait sur l'organisation et le statut des savoirs et de leurs acteurs à une époque et dans un champ culturel donnés
2. La seconde s'attacherait à la matérialité, l'inscription et la mise en ordre des savoirs, toujours à une époque et dans un champ culturel particuliers.

C'est sur ces deux perspectives de recherche que je voudrais vous proposer quelques réflexions préliminaires : ces réflexions s'appuient sur mon terrain de spécialité, l'Antiquité gréco-romaine ; mais je prends aussi le risque d'une certaine forme de généralité programmatique, pour ouvrir un dialogue avec les éminents spécialistes des cultures de l'Extrême-orient présents dans ce colloque.

1. L'organisation et le statut des savoirs et de leurs acteurs

Pour qu'il y ait des savants et des textes de savoir dans une société ou une culture, il faut un préalable : il faut que le savoir soit considéré comme étant à la portée de l'homme, de son intelligence, de ses sens, de son langage. Il faut aussi que le monde soit considéré comme connaissable, du moins certaines de ses parties. Ces affirmations peuvent sembler des truismes. Cependant elles ne vont pas de soi.

On aura en effet des cultures savantes très différentes, selon qu'y règne un scepticisme généralisé, selon que la connaissance est considérée comme le privilège des dieux et non des hommes, selon qu'elle est le monopole d'une caste de spécialistes liée au pouvoir politique ou religieux, ou largement partagée dans la société, ou encore selon qu'elle fait l'objet d'une révélation depuis une source transcendante ou qu'elle est accessible aux sens et à l'intelligence humaine. De même, la conception physique et métaphysique du monde détermine le champ du connaissable. Quel est le rapport entre l'apparence et l'être ? Est-ce que le monde est matériel ou immatériel ? Est-ce que le monde est fini ou infini ? Est-ce que le monde est gouverné par un ordre ou est-il au contraire instable, irrationnel, imprévisible ? Le monde est-il achevé ou en devenir ?

Les réponses apportées à ces questions définissent la possibilité ou non du savoir, mais aussi différents types de projets intellectuels, privilégiant l'observation directe ou la spéculation abstraite, reposant sur l'inventaire des choses et des êtres dans leur diversité ou recherchant les principes premiers derrière les apparences, portant sur un monde naturel et laïcisé ou sur un monde reflétant l'intelligence divine, sur le visible ou sur l'invisible, sur les phénomènes ou sur l'être qui les sous-tend.

Un autre aspect fondamental est l'organisation même des savoirs, le jeu entre l'unicité et la pluralité des savoirs. Certains savoirs peuvent se définir et se penser comme unitaires et englobants, visant d'emblée une forme de totalité et d'universalité. D'autres savoirs peuvent être découpés en différentes spécialités, nécessitant un apprentissage spécifique, correspondant à une forme d'expertise, voire à un statut socio-professionnel particulier.

Permettez-moi d'illustrer ces considérations générales à partir de mon terrain d'expertise, l'Antiquité méditerranéenne.

Je voudrais évoquer le moment de l'émergence de la première rationalité philosophique et physique grecque, au VI^e siècle avant J.-C., si bien analysé par Jean-Pierre Vernant¹. Comment passe-t-on du poète inspiré par les Muses ou par Apollon, qui va dire ce qui fut, ce qui est, ce qui sera, prêtant sa voix à un savoir qui n'est pas le sien, un savoir qui est d'origine divine, au penseur qui parle en son nom propre et donne son opinion personnelle sur l'origine et la nature du monde, sur les généalogies des héros, ou encore sur les peuples et les pays de la terre habitée ? Cette transition voit une laïcisation de la parole, de la mémoire et du savoir, une émergence de l'individu, qui donne son opinion, sa vision de la vérité, dans un espace de débat contradictoire qui est celui de la cité grecque.

Cette laïcisation va de paire avec le postulat que le passé, l'espace géographique, l'origine du monde et sa *phusis*, sa nature, sont à la portée de l'intelligence et du langage humains, de nos raisonnements, de notre outillage conceptuel, sans qu'il soit besoin d'invoquer les Muses ou Apollon. C'est ainsi qu'Anaximandre de Milet, au VI^e siècle avant J.-C., se propose de rendre compte rationnellement de la nature du monde, la *phusis*, intégrant aussi bien l'origine de toutes choses que la constitution du cosmos, du ciel, des astres et de la terre, et enfin l'apparition de la vie animale et humaine et l'organisation de l'espace géographique. Un tel programme mêle cosmologie, astronomie, géométrie, philosophie, sans que ces différentes disciplines soient différenciées. Elles participent d'un projet intellectuel global, d'un questionnement fondamental qui cherche à réduire le monde naturel tout entier à des principes premiers interagissant les uns avec les autres.

Si l'on regarde au Ve siècle les *Histoires* d'Hérodote, on voit apparaître un style de connaissance plus qu'une discipline bien identifiée. Ce style de connaissance, c'est l'enquête sur le passé humain proche, les événements encore présents dans la mémoire des hommes, les guerres entre les Grecs et les Perses, leur origine, leur déroulement, leur aboutissement. Certes, ce que nous appelons l'histoire est au cœur du projet hérodotéen, mais on y trouve aussi la géographie et l'ethnographie, le savoir sur le passé s'accompagnant d'un savoir sur l'espace terrestre et sur les peuples qui l'habitent. Le fil du récit historique permet d'agréger tout un ensemble d'informations et de données, de rassembler un savoir sur les lieux et les peuples, dans la diversité de leurs coutumes. L'enquêteur est au centre du texte, et il met en scène constamment ses propres opérations, son regard, sa recherche d'informations orales, ses jugements et ses arbitrages, ses procédures intellectuelles pour discriminer le vrai et le faux. Ce savoir se définit par une méthode, l'enquête (*historia*), plus que par son objet.

¹ Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs. Etudes de psychologie historique*,

Les sophistes qui circulent entre les grandes cités grecques au Ve siècle sont eux aussi porteurs d'un programme intellectuel global, impliquant aussi bien une part de culture générale que des savoir faire techniques particuliers, tournant essentiellement autour de l'art de parler et de raisonner, la rhétorique. Certains d'entre eux, comme Hippias d'Elis, se vantent de leur polymathie, d'un savoir et d'une compétence quasiment universels, qui comprennent aussi bien l'art de fabriquer ses propres vêtements que la connaissance des généalogies héroïques.

A Athènes au IV^e siècle, les écoles philosophiques constituent l'un des principaux lieux de savoir : des communautés d'étude pratiquent une vie vouée aux choses de l'esprit (*bios theoretikos*), autour d'un maître intellectuel, puis de ses successeurs. Le Lycée d'Aristote, en particulier, témoigne d'un programme intellectuel large, où coexistent la métaphysique, la rhétorique, l'éthique, la physique, les sciences naturelles, la cosmologie et la météorologie, les sciences politiques, les études littéraires. Toutes ces disciplines sont regroupées dans le même ensemble, la *philosophia*, terme englobant pour désigner ce désir de connaître, cette quête de savoir constitutive de l'être humain. Cette pratique polymathique s'appuie sur des enquêtes empiriques comme sur le travail sur les livres (Aristote, surnommé « le lecteur », est selon la tradition grecque l'un des premiers à avoir créé et organisé une bibliothèque) et la consultation des archives de la cité. Elle se matérialise dans la production de traités écrits dans ces différents domaines, et aussi dans des pratiques orales, conférences, discussions où l'on traitait collectivement de « problèmes » et de « questions » (*zeteseis*). Que ce soit chez Aristote lui-même ou chez ses principaux disciples, comme Théophraste, on observe un champ intellectuel ouvert, où différentes disciplines s'articulent les unes aux autres, sans perdre leur spécificité, mais sans exiger non plus une spécialisation exclusive. Ces philosophes passent de l'une à l'autre, produisent des traités spécialisés, reflétant la division des savoirs, mais ne restent pas enfermés dans un savoir limité.

On pourrait faire le même constat au Musée d'Alexandrie (III^e siècle avant J.-C.), dont le programme intellectuel, l'organisation et la bibliothèque s'inspiraient de l'exemple de l'école d'Aristote. Il est vrai que la philosophie *stricto sensu* occupe une place moins importante. Il est vrai aussi que l'on voit se développer une forme de polymathie essentiellement littéraire, antiquaire et grammaticale, prenant les formes de la correction philologique des textes, de leur commentaire, de la lexicographie, des recueils d'expressions, de proverbes, de faits étranges, de traditions locales, ainsi que de d'une production poétique érudite. Mais une figure comme Eratosthène de Cyrène (ca. 276-c. 194 av. J.-C.), troisième bibliothécaire du Musée d'Alexandrie, témoigne d'une circulation plus large entre les disciplines : philosophie platonicienne, mathématiques, astronomie, cartographie, histoire, lexicographie, commentaire littéraire, écriture poétique.

De ce rapide survol d'une partie des savoirs grecs, entre VI^e et III^e siècles avant notre ère, je voudrais dégager quelques points utiles pour notre réflexion.

- des « physiciens » présocratiques aux savants d'Alexandrie, on passe d'un savoir global et théorique, d'une modélisation *a priori* du monde, à des savoirs qui se basent sur l'observation et les données empiriques ou encore sur des sources écrites et une bibliothèque. Cette évolution dans la nature même des savoirs s'accompagne d'une évolution dans leur définition et leurs objets, mieux circonscrits, faisant désormais l'objet d'une tradition, d'une discipline, d'une technicité particulières.

- Cette émergence de savoirs distincts, organisés en disciplines, n'entraîne pas nécessairement une spécialisation. On voit plutôt des champs intellectuels plus ou moins ouverts, témoignant de projets d'enquêtes personnels ou menés collectivement, dans le cadre de communautés comme le Lycée d'Aristote ou le Musée d'Alexandrie. Est-ce que ces différentes disciplines sont articulées de manière systématique et forment un espace encyclopédique ? C'est le cas, certainement, dans le corpus aristotélicien : au début des *Météorologiques*, Aristote récapitule un programme qui l'a déjà conduit à étudier la physique, le ciel, la génération et la corruption, avant de se tourner vers la météorologie, puis, plus tard, vers les animaux et les plantes. A l'intérieur de ces disciplines, les phénomènes sont définis et expliqués selon leurs principes et causes spécifiques. On peut aussi penser à l'organisation des mathématiques, qui articulent des disciplines comme la géométrie, la mécanique, la musique et l'astronomie et expliquent le champ d'intérêts d'auteurs comme Archimède ou Eratosthène.

- Dans l'histoire des savoirs occidentaux, il y a un facteur qui contribue à la délimitation des disciplines et à un cloisonnement plus contraignant des savoirs : c'est la professionnalisation de leurs acteurs. Celle-ci sera liée en particulier à l'organisation des universités et à l'émergence de chaires attribuées à des professeurs spécialisés dans un domaine particulier. On peut suivre cette évolution en Occident depuis les facultés médiévales jusqu'aux universités allemandes de la fin du XIXe siècle. Dans l'Antiquité grecque, certains savoirs techniques, comme la médecine, l'architecture, la musique, le théâtre, la grammaire, étaient pratiqués par des spécialistes qui vivaient de leur art, circulaient de cité en cité et parfois étaient regroupés en associations professionnelles. *A contrario*, l'activité intellectuelle dans les écoles philosophiques athéniennes ou dans le Musée d'Alexandrie n'était pas régie par ce type de professionnalisation. Les philosophes devaient avoir les moyens économiques de se consacrer aux choses de l'esprit sans exercer un métier rémunéré. Les membres du Musée étaient entretenus par la générosité du roi. C'est le développement d'une forme d'enseignement public dans les cités de l'époque hellénistique et surtout impériale qui permettra à des grammairiens, des rhéteurs et des philosophes de vivre de leurs savoirs.

2. La matérialité, l'inscription et la mise en ordre des savoirs

Dans la première partie de cette réflexion, j'ai envisagé les savoirs de manière assez abstraite, comme des programmes intellectuels dont la définition comme l'extension sont des variables historiques, culturelles et sociales. Il s'agissait de définir des styles de connaissance, qui pouvaient porter sur des champs plus ou moins spécialisés et articulés.

Dans cette seconde partie, je voudrais aborder les savoirs d'une manière plus concrète en m'interrogeant sur leurs modes d'existence. Comment prennent-ils forme et matérialité ? Comment circulent-ils dans l'espace et dans le temps, comment passent-ils d'un individu à l'autre ?

La polymathie et l'encyclopédisme peuvent être incarnés par certains personnages : ils définissent alors une manière d'être, un style intellectuel, une compétence. Ils témoignent de la perception sociale et culturelle de personnages qui font preuve de la variété et de la diversité de leurs connaissances et de leurs compétences : je pense à nouveau aux sophistes grecs, qui faisaient des conférences publiques et déployaient la

palette de leurs savoirs et de leurs talents techniques pour impressionner l'auditoire et recruter de nouveaux élèves. On est alors dans un mode de transmission passant par l'enseignement direct, par le rapport personnel de maître à élève. Il s'agit de savoirs incorporés, c'est-à-dire attachés à des personnes particulières.

Mais les savoirs peuvent aussi être objectivés et matérialisés. Cette objectivation peut prendre la forme d'un discours oral ou d'une inscription, schéma, tableau ou texte. L'un des fils conducteurs de l'histoire des savoirs conduirait alors à évaluer le degré d'autonomie, les modalités de circulation de ces formes d'objectivation. La comparaison culturelle et historique révélerait sans doute un arc de situations et de dispositifs particuliers, dont les deux pôles extrêmes pourraient être les suivants : d'une part, des situations où le savoir énoncé ou écrit est indissociable de son producteur, ne peut pas être repris et diffusé indépendamment de lui. Ce serait le cas des maîtres dont l'enseignement, même écrit, ne peut être délivré et reçu qu'en leur présence, dans une interaction directe, ne peut pas être relayé par d'autres. A l'autre extrémité de cet arc, nous aurions des situations où les contenus de l'enseignement, le savoir, peuvent être totalement dissociés de leur créateur, de leur source, de leur moment historique, de leur ancrage culturel et linguistique, pour être communiqués et transmis à travers l'espace et le temps, sous la forme de textes que l'on peut copier et traduire.

A l'une des extrémités de cet arc, nous trouverions donc des situations où l'enseignement, le partage des savoirs sont indissociables de la présence physique du maître ou du savant, où le texte écrit comme la reproduction du discours oral seraient insuffisants, inefficaces, sans l'interaction directe entre le maître et ses disciples. Pour illustrer ce paradigme, on peut penser aux réticences platoniciennes à l'égard de l'écrit et du livre, qui répètent toujours la même chose, incapables d'apporter des réponses adaptées et personnalisées aux questions de leurs lecteurs

A l'autre extrémité, l'écrit est considéré comme un vecteur suffisamment fiable et stable pour fixer les savoirs, la sagesse et la pensée de celui qui est à l'origine du texte, mais aussi pour permettre leur réactivation *a posteriori* et à distance, sous le regard et la voix d'un lecteur. Cette distance peut être minimale ou maximale, traverser les siècles et les continents, passer d'une langue et d'une écriture à l'autre, du manuscrit à l'imprimé, voire de l'imprimé au numérique. C'est la confiance dans ce processus de transmission qui permet aujourd'hui de lire en français Aristote, Descartes, Diderot, Sigmund Freud mais aussi Confucius ou Dogen.

Les théories contemporaines du texte et de la lecture insistent à juste titre sur la part de l'interprétation et de la création, voire du détournement et du contresens dans la réception des œuvres écrites. Que l'on pense aux belles pages de Michel de Certeau sur le « braconnage » et la liberté créatrice inhérentes à l'acte de la lecture, qui permettent de faire émerger des idées, des impressions, des associations, des interprétations tout à fait différentes des intentions de l'auteur².

Les textes de savoir, cependant, commentaires, traités techniques, dictionnaires, monographies, recueils polymathiques, reposent sur une certaine confiance dans les pouvoirs de l'écrit, dans la permanence que l'écrit confère au sens et aux connaissances,

² Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, I. arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990 (nouvelle édition).

dans ses effets cognitifs. Cette confiance est le préalable culturel à la communication des savoirs et de la pensée, elle fonde leur transitivity, la possibilité de leur transmission interpersonnelle grâce à la médiation de l'écrit.

C'est dans cette hypothèse de cette confiance que je voudrais me situer : dans certains milieux culturels, en effet, le texte écrit est considéré comme un dispositif actif, efficace, non seulement pour permettre la communication et la transmission des savoirs, mais aussi pour permettre leur construction et leur constitution même, voire leur enrichissement et leur reconfiguration ultérieurs. Cette conception peut bien sûr être attaquée de l'intérieur par les sceptiques ou les cyniques, qui tentent de saper la possibilité de toute connaissance et de toute vérité, ou encore de dénoncer les contradictions et les lacunes des livres. Mais je laisse de côté ces critiques radicaux.

Une encyclopédie, une monographie, une collection, un recueil, un dictionnaire, la forme discontinue des aphorismes, des notes de lectures ou des *miscellanea* sont autant de dispositifs partagés dans différentes cultures savantes et lettrées, de l'Extrême-orient comme du monde islamique, de l'Antiquité méditerranéenne comme de la tradition européenne. Ils permettent d'observer au plus près les écritures savantes et les pratiques intellectuelles de communautés particulières, les modes d'objectivation du savoir et les formes de manipulation discursive et intellectuelle des objets ainsi constitués.

Je voudrais proposer de considérer ces objets de savoir comme des artefacts, c'est-à-dire comme des objets fabriqués par la pensée et le langage humains. Il me semble qu'une approche « constructiviste » peut nous aider à analyser et comprendre les textes savants dans une approche comparative.

Considérer les objets de savoir comme des artefacts revient à les situer dans des chaînes d'opération et de traitement, dans des processus de transformation et d'assemblage, comme des pièces métalliques ou des morceaux de bois qui peuvent être façonnés par différents outils, découpés ou assemblés, adaptés à des fonctions particulières. Les textes savants, dans cette perspective, peuvent être considérés comme des ateliers où un certain nombre d'opérations sont entreprises sur ces artefacts. Ces textes offrent à leurs lecteurs contemporains ou postérieurs un gisement d'objets et de matériaux qui pourront à leur tour se prêter à de nouvelles opérations de transformation et de création. L'immobilité et la tranquillité des textes savants ne sont qu'apparentes : ce sont des dispositifs actifs et efficaces, des ateliers où les objets de savoir sont construits, travaillés et transformés.

Dans cette perspective, la compilation la plus traditionnelle, le texte le plus scolaire, l'abrégé, la liste, le catalogue, le recueil deviennent pour l'historien contemporain des lieux d'observation privilégiés. Ces textes savants deviennent des ateliers où différents acteurs travaillent sur ces artefacts et les transforment. Ces acteurs sont l'auteur du texte, mais aussi les sources qu'il cite, ses prédécesseurs, ses contemporains, ses lecteurs mêmes auxquels il peut s'adresser. On découvre dans ces textes des opérations, des instruments, des savoir-faire propres à une discipline ou un champ intellectuel ou au contraire partagés par toute une culture savante, révélant les apprentissages élémentaires de l'école comme la virtuosité des grands artisans du savoir.

Pour rendre plus clair mon propos, sans doute me faut-il vous donner des exemples de ces « artefacts » que l'on trouve dans les textes savants : ce sont des noms propres, des

dates, des toponymes, mais aussi des informations, des citations, des observations, des références bibliographiques, des éléments de discussion critique ou logique, des arguments, des preuves, un raisonnement, une interprétation, une description, un récit.

Ces artefacts s'organisent d'une manière hiérarchique, un peu sur le mode des échelles cartographiques. Au niveau supérieur, l'artefact peut être un texte dans sa totalité, voire une bibliothèque entière, nous nous situons ici au niveau d'une carte de l'ensemble de la terre, à petite échelle, avec l'extension maximale. Mais si l'on change d'échelle, en s'attachant non plus à la forme d'ensemble, mais aux grandes subdivisions, puis aux lieux qui s'y trouvent situés, ces artefacts prennent la forme d'une unité textuelle – un chapitre – ou discursive – une argumentation, un raisonnement, une description, un récit. Changeant à nouveau d'échelle, à grande échelle, à l'échelle des lieux singuliers, on arrive au niveau des phrases, puis des mots : la syntaxe même de la phrase, le choix des mots, les opérateurs logiques du discours sont autant d'éléments qui créent le sens, qui constituent le savoir.

Dans cette perspective, la poétique formelle du texte savant, depuis le niveau englobant du genre (le traité, la dissertation, le lexique) jusqu'à la phrase et aux mots, révélerait un premier ensemble d'opérations savantes, en particulier les opérations liées à l'énonciation, à la pragmatique persuasive ou démonstrative du texte, les traits stylistiques ou génériques qui l'inscrivent dans une tradition lettrée et savante, et qui marquent une appartenance ou au contraire une dissidence par rapport à des normes et des usages.

Je voudrais m'arrêter un instant sur les opérations qui permettent de qualifier les faits, les informations, les observations.

- ils peuvent être présentés de manière plus ou moins objective et impersonnelle. Par exemple, dans l'énoncé « Tel auteur dit qu'à Sériphos, les grenouilles ne coassent pas », une particularité de l'île grecque de Sériphos est accompagnée de la mention de la source de l'information. Cette mention donne à l'information une autorité ou une fragilité particulière, selon le crédit de l'informateur. A défaut de pouvoir vérifier empiriquement la vérité du phénomène, la mention de la source tient lieu de « marqueur » épistémique qualifiant l'énoncé et l'information, l'inscrivant dans un espace de savoir où la mention des sources est importante, en particulier lorsqu'il s'agit d'authentifier un phénomène étrange. En revanche, l'énoncé « A Sériphos, les grenouilles ne coassent pas » ne précise pas la source de l'observation, mais la présente comme un fait avéré et objectif, comme une affirmation générale, comme une vérité admise.

Cet exemple, tiré du savoir grec sur les « mirabilia », montre qu'un énoncé peut présenter un fait d'une manière plus ou moins objective, plus ou moins générale. Lorsque la source de l'observation est mentionnée, l'information est située, attribuée, relativisée ou chargée d'un crédit particulier. Le lecteur peut se reporter à la source citée pour la vérifier. En revanche, lorsque l'observation est présentée comme un fait objectif, elle entre dans l'espace du savoir admis, accepté et avéré, qui peut être reproduit et transmis en l'état.

Ce processus d'objectivation peut occulter les étapes d'un raisonnement pour ne présenter que sa conclusion ; ou encore occulter les sources pour ne présenter qu'un fait brut ; et de même, passer sous silence les calculs, les observations ou les expériences

pour ne présenter qu'un résultat scientifique ou une loi générale. Dans ces différents exemples, le lecteur ne peut pas procéder aux vérifications, consulter les sources, refaire l'expérience ou le calcul. Il est obligé d'accepter le résultat sans pouvoir suivre les étapes qui l'ont produit.

La mise en forme des savoirs, leurs différents degrés d'objectivation sont régis par les conventions des genres discursifs et des disciplines savantes, ainsi que des milieux sociaux et des institutions qui les pratiquent. Ces conventions sont des variables culturelles et historiques et participent d'une rhétorique de la persuasion et de l'authentification complexe, en multipliant les marqueurs qui peuvent identifier, par exemple, un article contemporain comme savant (les notes de bas de page, les références bibliographiques, l'utilisation des sources premières), voire comme scientifique (diagrammes, tableaux de résultats d'expériences, mesures, équations...).

L'historien américain Anthony Grafton a magnifiquement montré l'importance des notes de bas de page dans l'histoire du livre savant de l'Europe moderne³. La citation des sources et des autorités participe d'un jeu tactique complexe, sur lequel la sociologie des sciences de Bruno Latour a aussi jeté un éclairage très suggestif : le livre de savoir, comme l'article scientifique contemporain, est un champ de bataille, ou un échiquier, sur lequel il faut renforcer ses positions en convoquant des alliés, des renforts, tout en minant les positions adverses, en décrédibilisant leurs propres soutiens. Ces différentes opérations peuvent transformer le statut épistémique d'un énoncé, le « blinder » ou au contraire le fragiliser, l'intégrer dans le champ du savoir, ou au contraire l'exclure⁴.

- ces artefacts peuvent être transformés et qualifiés par différentes modalisations : un fait peut être présenté comme vrai, comme certain, comme rare, comme impossible, comme curieux, comme douteux, comme imaginaire, comme traditionnel, comme orthodoxe, comme hétérodoxe... Ces modalisations déterminent la nature et la valeur de l'information ainsi rapportée, son autorité, selon une axiologie propre aux différents champs de savoir. Elles déterminent également la réception et la compréhension de ces informations par le lecteur, selon des critères qui varient selon les genres discursifs et les publics visés. Les critères du merveilleux, du rare, de l'extraordinaire peuvent être très valorisants dans des recueils de curiosités et de *mirabilia*, mais avoir une connotation négative dans des recueils à visée plus scientifique. D'un texte, d'un auteur, d'un genre discursif à l'autre, un artefact peut changer de statut, être fragilisé ou renforcé. Ce qui se joue ainsi, c'est la délimitation du savoir en fonction de normes culturelles particulières.

- ces transformations de l'objet de savoir peuvent résulter de l'emploi de différents outils intellectuels, parfois mis en scène dans le texte même. Si l'on y prête attention, en effet, l'auteur d'un texte savant, ou plutôt son avatar présent dans le texte, soumet les informations, les faits, les énoncés, les idées, les mots à différentes opérations : comparaison, étymologie, critique philologique, critique des sources, analogie, explication allégorique, traduction, reformulation. On peut travailler ces différents

³ Anthony Grafton, *The Footnote : A Curious History*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1997.

⁴ Bruno Latour, *Science in Action : How to Follow Scientists and Engineers Through Society*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1988.

objets à l'aide d'autres textes : dictionnaires, grammaires, commentaires, ouvrages de référence. Ces opérations doivent être considérées dans leur dimension concrète, comme des gestes artisanaux mobilisant différents outils choisis pour leur efficacité, pour leur valeur heuristique. Certains gestes, certains outils transforment la vision d'un problème ou d'un objet, apportent une nouvelle intelligibilité, un nouveau sens à un fait, un énoncé ou une question. Le travail savant, mis en scène dans le texte lui-même, consiste à essayer un certain nombre de ces outils selon des procédures particulières, dans un ordre codifié et admis dans un champ disciplinaire et une communauté situés. L'un des aspects du travail savant, du travail intellectuel, à mes yeux, réside dans cette dimension empirique, dans ces gestes des « mains de l'intellect » qui manipulent des mots, des énoncés, des objets, des problèmes, des faits et les soumettent à différentes procédures critiques et expérimentales.

- on peut différencier les textes de savoir selon les transformations qu'ils font subir aux artefacts qu'ils rassemblent. Je distinguerai deux tendances opposées, entre lesquelles se déploie une gamme de situations intermédiaires. D'un côté, on trouverait des textes intéressés par des objets singuliers, relevant des savoirs de l'échantillon, du spécimen, du local, de l'événement unique, du fait isolé, de la curiosité. Dans cette catégorie, on trouverait par exemple les collections de mots rares, de curiosités naturelles, de mythes ou de rites locaux. C'est un savoir du particulier, du local, qui se prête à la collection, au catalogue, à l'accumulation virtuellement infinie, puisque chaque nouvel objet vient s'ajouter aux autres. D'un autre côté, on aurait des textes de savoir procédant par regroupement et généralisation, partant des objets singuliers et empiriques pour accéder à des catégories, à des classes, à des types. Dans ces textes, il y a une transformation des objets, dans un processus de généralisation, de catégorisation, de classification. Dans le domaine des sciences naturelles, on verrait ainsi le passage du spécimen à la classe et au genre, zoologique, botanique ou minéralogique.

Un même objet de savoir peut donc être présenté comme une curiosité, un fait extraordinaire, ou comme un élément entrant dans un ordre général, dans une régularité naturelle. Ce sont des choix d'écriture, une modalisation particulière qui ancrent un objet dans telle ou telle catégorie. Mais la structuration même du texte contribue aussi à qualifier, à modaliser les objets de savoir qui s'y trouvent réunis.

Certains textes de savoir peuvent suggérer, et parfois revendiquer une absence d'ordre et de structure : ils sont alors régis par un principe de diversité et de variété, sous la forme de fragments juxtaposés sans fil conducteur apparent. Tel est le principe des mélanges, des recueils d'anecdotes et d'histoires variées, formes « ouvertes » qui se prêtent à une accumulation virtuellement infinie et reflètent des projets de savoir discontinus, non systématiques, découpés en objets et en questions particuliers. Ces recueils témoignent d'un processus de lecture autant que d'écriture, ils résultent d'opérations de sélection et de collecte, régis par des critères explicites ou non, par une axiologie personnelle ou au contraire par des conventions sociales, esthétiques et littéraires très codifiées. Le principe revendiqué du désordre ou de l'ordre aléatoire peut parfois dissimuler un ordre implicite, régissant soigneusement les discontinuités, les contrastes, comme les jeux de correspondances et d'échos entre les rubriques successives du texte.

D'autres textes de savoir, en revanche, peuvent être construits sur un principe d'ordre explicite : ordre géographique, ordre chronologique, un découpage thématique

particulier dans le continuum du monde naturel et humain. Cet ordre permet à la fois l'extension du recueil, une collecte large de données, et le maintien d'une structure présidant à la distribution des objets de savoir. Il est possible de préserver une visibilité d'ensemble sans sacrifier le plaisir de l'accumulation. Mais on peut s'interroger sur la nature du savoir qui est ainsi construit, sur sa visée. Le fil conducteur d'un parcours géographique, d'un voyage, par exemple, permet de collecter des informations très différentes, descriptions de paysages, curiosités naturelles, monuments, traditions locales, etc. La discontinuité, la diversité, la variété sont toujours au principe de cette forme de savoir, mais elle celle-ci est organisée par un itinéraire qui permet de ranger chaque information à sa place. Il en va de même pour le principe d'ordre chronologique, qui permet de distribuer des événements au fil du continuum temporel. On peut aussi penser à l'ordre thématique : par exemple le *Banquet des savants* (*Deipnosophistes*) d'Athénée (II^e siècle de notre ère) contient des centaines de citations et d'informations sur l'univers de la nourriture, de la cuisine et de la boisson, organisées selon le déroulement d'un banquet grec, avec la phase des hors-d'œuvre, du dîner proprement dit, et du *symposion* où l'on boit le vin.

Si les informations sont réorganisées dans un exposé systématique, et non plus sur le mode d'une juxtaposition, elles peuvent produire un savoir plus général sur un pays ou une période historique donnée. Ce savoir général peut prendre la forme d'un plan thématique et d'une progression conduisant des données ponctuelles aux caractères généraux, de l'itinéraire à la description régionale, des anecdotes historiques à la chronique historique continue.

Avant de conclure, je voudrais revenir sur ma proposition de considérer les textes savants comme des ateliers manipulant et transformant des objets de savoir pour fabriquer des artefacts. Pour l'historien des savoirs, il est tentant de lire un traité savant, un recueil, une compilation, du point de vue de leurs contenus mêmes, et d'en mener une critique positiviste qui, du reste, est souvent sévère. J'ai essayé de suggérer l'intérêt d'une voie différente et complémentaire, la voie d'une lecture formelle du texte de savoir, attentive à sa structure, à ses principes de composition, aux marqueurs de l'énonciation, aux modalités qui qualifient un fait, une observation, un récit, à toutes les actions critiques et intellectuelles qui s'y trouvent encodées.

Il s'agit au fond de lire les textes savants comme des dispositifs efficaces, non seulement par leur action sur le lecteur (persuader, instruire, édifier etc), mais aussi par leur action dans la construction et la transmission même des savoirs. Ces textes peuvent parfois intégrer un « mode d'emploi », des aides à la lecture, des principes de repérage et de navigation pour le lecteur : il s'agit de ce que le poéticien Gérard Genette appelle le « paratexte », c'est-à-dire les préfaces, les tables des matières, les résumés, les index, les titres courants, etc⁵. Ces dispositifs offrent au lecteur différents modes de déplacement et de repérage dans le texte, par exemple pour rechercher une information particulière ou suivre un fil thématique donné. Ces textes se prêtent alors à une consultation ponctuelle autant qu'à une lecture continue et linéaire. Le découpage en chapitres ou en paragraphes, les titres, les résumés, les renvois d'une partie à l'autre (anaphores et

⁵ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

cataphores) organisent le discours et le savoir sur un mode quasi-cartographique, sous la forme d'une topographie de lieux discursifs repérés et indexés.

Si l'on considère d'une manière plus large l'ensemble des textes savants d'un champ disciplinaire ou culturel donné, dans la synchronie ou la diachronie, on peut observer les formes de transmission et de réélaboration des connaissances, d'un traité à l'autre, par le biais des pratiques de la citation et de la compilation.

Mon domaine de recherche, l'érudition grammaticale et antiquaire dans le monde gréco-romain depuis la période hellénistique, est un terrain privilégié pour observer la circulation et la transformation des objets de savoir, de textes en textes, dans le cadre de traditions savantes reposant sur les sources écrites et l'usage des bibliothèques. La compilation est l'un des moteurs de ces traditions. La compilation est d'abord une technique de lecture particulière : elle suppose le repérage et le prélèvement de données intéressantes, citations, mots, faits, observations, dans les textes antérieurs. Elle est ensuite une technique d'écriture : il faut archiver les données prélevées sur des supports provisoires et transitoires, puis, éventuellement, les réorganiser dans un nouveau texte. Mais la compilation n'est pas pure copie et répétition, elle n'est pas un processus mécanique. Elle comporte une part de création intellectuelle, dans le choix même des matériaux à prélever, dans leurs transformations, dans leur recontextualisation dans une nouvelle œuvre.

Un lettré peut prélever des mots rares dans des œuvres littéraires anciennes et les réorganiser dans un lexique, où chaque mot sera suivi des citations attestant son emploi, et accompagné d'une définition. Il crée ainsi un instrument de savoir sur un état passé de la langue. Un autre lettré utilisera peut-être ce lexique et ne retiendra que les mots relatifs par exemple à la cuisine ou aux plantes ou aux animaux. Il réorganisera ces mots et ces citations non pas par ordre alphabétique, mais selon un ordre thématique. Un peu plus tard, un nouveau lettré qui n'a plus accès aux ouvrages originaux utilisera peut-être ce lexique pour réunir les fragments d'une œuvre perdue et se composer ainsi un *reader's digest*. Ainsi de suite.

Un lettré peut donc produire un texte et du savoir à partir de textes préexistants, selon différentes stratégies, le commentaire, le lexique, la collection d'extraits et de notes de lecture, la monographie thématique. Le plus souvent, il utilisera différentes sources, parfois les œuvres littéraires antérieures, mais aussi des lexiques, des commentaires, des traités, et c'est en combinant les matériaux prélevés dans ces différents ouvrages qu'il produit un nouveau texte savant. Dans ces traditions lettrées, la compilation permet de produire de la nouveauté en réemployant des matériaux anciens : la nouveauté réside dans la sélection, dans le découpage, dans la reformulation, dans la recontextualisation. Les mots, les données, les anecdotes, les fragments ainsi réassemblés créent par leur addition même de nouveaux objets savants, de nouveaux hybrides textuels offrant une visibilité inédite sur un état de la langue, sur un champ thématique, sur une tradition, sur une dimension du monde naturel ou du monde humain.

Il est temps de conclure. La visée de la comparaison, du comparatisme n'est pas de rechercher des invariants, des similitudes, mais de rendre plus complexes des questions a priori simples. L'écriture des savoirs est l'une de ces questions. J'ai tenté de suggérer les éléments d'une grammaire formelle du texte savant, avec une première approche des opérations, des procédures et des dispositifs qui fabriquent et transmettent le savoir. Je

me suis basé essentiellement sur le corpus des textes savants de l'époque hellénistique et impériale, une érudition lettrée où le livre et la bibliothèque, la lecture et l'écriture tiennent une place centrale.

Je ne conçois pas le comparatisme comme un effort solitaire où un chercheur adopterait un point de vue surplombant pour tisser la toile des analogies et des différences. Je conçois plutôt le comparatisme comme un dialogue entre spécialistes : chacun reste dans sa spécialité, avec son expertise d'un champ culturel, d'un ensemble de sources primaires. C'est dans un dialogue entre spécialistes que le comparatisme peut porter ses fruits, avoir une valeur heuristique. Peut-être que cet exposé d'un helléniste vous invitera à redécouvrir vos textes savants japonais et chinois sous un éclairage décalé, celui d'Alexandrie. Je suis sûr que mon travail sur Alexandrie prendra un sens, un relief nouveau, à l'éclairage des savoirs et des savants des cultures du Soleil levant.

Christian Jacob, UMR 8210 Anhima

Directeur de recherche au CNRS, Directeur d'études à l'Ehess

Courriel : cjacob@ehess.fr

Bibliographie

Christian Jacob, *Lieux de savoir, 2. Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011.

Christian Jacob, *The Web of Athenaeus*, Center for Hellenic Studies, 2013.

Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXI^e siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France – Flammarion, 1996.